

*Quand tout paraît sans issue, on peut toujours chanter,  
je continue à le penser. Voilà pourquoi j'écris.*

L'auteur.

*Chante! Même si tu perds tes appuis, tes repères...  
Chante le commencement et la fin. Comme si c'était vrai. L'espérance.*  
Hilda Hilst, in *Cantares do sem nome e de partidas*.

## **Petites épiphanies**

Il y a quelques jours, Dieu – ou ce qu'on appelle, avec tant d'insouciance, Dieu – m'a envoyé un cadeau ambigu : une possibilité d'amour. Ou de ce qu'on appelle, avec la même insouciance et quelque hâte, l'amour. Vous savez de quoi je parle.

Avant que j'aie pu m'étonner et que, m'étant étonné, j'aie pu hésiter entre y aller ou pas, vouloir ou pas – j'y étais déjà. Et c'était bon d'y être. Comprenez-moi bien – il n'y a pas eu la moindre intimité du genre que certainement vous imaginez. En vérité, il ne s'est presque rien passé. Deux ou trois déjeuners, quelques silences. Fragments de ce qu'on appelle, avec la même insouciance, « ma vie ». Qui sont aussi des

fragments de « sa vie ». Se croisant soudain, par pur mystère, sur les nappes blanches parmi les verres de vin ou d'eau, au milieu des miettes et des cendriers pleins que les garçons vidaient rapidement pour qu'on se sente propres. Et c'est ainsi qu'on se sentait.

Derrière ce qui advenait, sans crainte aucune je redécouvrais des magies. Et soudain je me sentais protégé, vous savez comment : ma vie entière – ces petits bouts désarticulés – s'organisait d'une autre manière, prenait du sens. Rien de mal ne m'arriverait, j'en étais sûr, tant que je serais dans le champ magnétique de cette autre personne. Les yeux de l'autre personne me regardaient, me reconnaissaient comme une autre personne, et doucement me posaient des questions, tâtaient des terrains : ah vous ne prenez pas de sucre, ah vous buvez du whisky, ah vous êtes Balance. Dessinant des esquisses, tous les deux. Palpant des signes diffus, de vagues promesses.

Ne plus jamais quitter le centre de cet espace pour les rudes rues anonymes. Ne plus jamais quitter ce chaud giron qu'est avoir un visage pour une autre personne qui elle aussi a un visage pour soi, dans la nasse ordinaire et sans visage du quotidien emprisonnant le cœur. Or au quatrième ou cinquième jour, arrive un passage obsédant d'une nouvelle de Clarice Lispector<sup>1</sup> – « Tentation » – dans ma tête étourdie d'enchantement : « Mais tous deux étaient retenus. Lui, par sa nature enchaînée. Elle, par son impossible enfance ». Je cite de mémoire, peut-être pas correctement. Il s'agit de la rencontre,

<sup>1</sup> 1920-1977. Romancière, nouvelliste et poète, amie de l'auteur qu'elle appelait « Don Quichotte». À ce titre, il lui a dédié l'une des ses pièces, *O Homem e a mancha* (L'Homme à la tache).

à trois heures de l'après-midi, entre une fillette rousse assise sur une marche et un basset, roux lui aussi, passant au bout d'une laisse. Il s'arrête. Ils se regardent. Sont éblouis, faits l'un pour l'autre. Mais sa maîtresse le tire. Il s'en va. Et rien n'arrive.

D'ailleurs, je ne voulais pas. Il aurait fallu créer des climats, suggérer des invitations, servir des vins, allumer des bougies, faire des mines. Pour entendre un « non », peut-être. À moins qu'au gré d'un grand vent cette autre vie vogue spontanément vers moi. Mais elle n'a pas vogué. D'ailleurs, sans m'en rendre compte, j'étais dans l'apprentissage solitaire du ne-pas-demander. Je n'ai compris qu'au bout de quelques jours, quand un ami m'a parlé – avec insouciance, lui aussi – de « petites épiphanies ». Minuscules, quasiment des bribes de révélations de Dieu, tels des bijoux incrustés dans le quotidien.

C'était cela, cette autre vie, inopinément mêlée à la mienne, regardant l'opacité de ma vie avec les mêmes yeux attentifs que moi la sienne : une petite épiphanie. Puis sont venus le temps, la distance, la poussière. Mais j'en ai gardé en mémoire quelque chose de doux qui a nourri mes lendemains d'absence et de faim. Surtout le soir, les dimanches. J'ai retrouvé la manie de fumer en regardant au-delà des fenêtres, pour voir ce que personne ne verrait.

Au-delà des fenêtres, je retrouve ce moment de miel et de sang que Dieu a placé avec tant de brièveté, et de délicatesse, devant mes yeux depuis si longtemps incapables de voir : une possibilité d'amour. J'incline la tête, reconnaissant. Et si je tends la main, dans la poussière du dedans de moi, je peux

aussi toucher autre chose. Cette petite épiphanie. Avec un corps et un visage. Que je parcours lentement, trait à trait, quand je suis seul et que j'ai peur. Alors je souris. Et cesse presque d'avoir faim.

*22 avril 1986*

## En mémoire de Lilian

Nous sommes tous immortels. Théoriquement immortels, bien sûr. Hypocritement immortels. Car jamais nous ne voyons en la mort une possibilité quotidienne, comme celle d'arriver en retard au travail ou de se couper en se rasant, par exemple. Dans notre tête, la mort n'advient pas comme il peut advenir que je fasse un numéro de téléphone et qu'au lieu d'obtenir une réponse, ça sonne occupé. La mort, dans notre imagination, devrait être précédée d'un certain « climat », d'une certaine « préparation ». D'une certaine « grandeur ».

Voilà sans doute pourquoi je suis (nous sommes tous, je pense) tellement abasourdis lorsque, sans préparation aucune, elle advient tout à coup. Alors l'effroi, le sentiment d'abandon, l'incompréhension aussi, envahissent l'ordre établi supposé inébranlable (et pour cela même « éternel ») du quotidien. La mort d'une personne connue et/ou aimée viole cet ordre précaire, cette fausse éternité. La mort, et l'amour. Car l'amour, comme la mort, existe – et de façon aussi dissimulée. En retrait, invisible. Mais si puissamment que, comme la mort – et l'amour est aussi une sorte de mort (mort de la solitude, mort de l'ego barricadé, indivisible, furieusement et égoïstement incommunicable) –, il nous désarme. En advenant, l'amour et la mort démasquent notre pathétique fragilité.

Amour et mort étant inséparables, je vous raconte, comme qui dirait « il était une fois » : samedi après-midi, j'étais craintivement en plein amour (je ne croyais plus à l'existence de l'amour, et la vie m'apportait un démenti), quand le téléphone a sonné. À l'autre bout du fil, quelqu'un m'a annoncé la mort de Lilian Lemmertz. Je ne croyais pas non plus que la mort existait, à ce moment-là ou à un autre, toutes les fois que j'ai besoin de m'enivrer un peu des urgences de la vie, parce que si j'envisage à chaque minute la possibilité de la mort alors je cesse immédiatement de vivre. Je reste les yeux grands ouverts, immobile, au bord du gouffre annoncé.

J'ai changé de chaîne, en somme : j'ai continué à vivre. Pour combattre la mort, je suis allé voir un *show* autobiographique de Elza Soares. J'ai bu, j'ai fumé, j'ai bavardé, aimé, encore et toujours plus. Mais dans n'importe lequel de ces actes : la mort de Lilian. Et je me suis souvenu de notre seule conversation, quand elle jouait *En attendant Godot* et que j'avais été l'interviewer. Nous avons parlé une soirée entière. Elle était plus que belle. Elle était vive, sarcastique, tourmentée, compliquée. Un rien démesurée. Une reine.

Lilian avait de la noblesse. Je pensais à des comédiennes, j'énumérais : Marília Pera, Fernanda Montenegro. Et Lilian Lemmertz, avec cet air racé, ce port, cette bouche curieusement fragile et amère, qui démentait l'éclat, parfois glacé, de ses yeux. Un petit air de Jeanne Moreau, mais unique en son genre. Elle qui n'a jamais pu avoir le grand rôle de sa vie – Phèdre, Petra (von Kant), Pixote<sup>1</sup> – son heure de gloire. Brillante mais avec, au fond,

<sup>1</sup> Héros du film éponyme d'Hector Babenco (1980). Le jeune Fernando Ramos da Silva qui l'avait incarné à l'écran et rendu légendaire, mourut assassiné en 1987, à l'âge de 19 ans.

cet air d'humanité écartelée qu'a aussi Marília Pera. Écouter Lilian donnait le frisson, faisait venir les larmes aux yeux : l'excès d'humain émerveille et terrorise. Comme l'amour et la mort.

Je garde le souvenir de Lilian non dans le rôle du professeur de *A Lição de Amor*, ou de la pocharde de *Caixa de Sombras*, ou de la maîtresse de maison de *Baila comigo*<sup>2</sup>, je choisis de la laisser dans la peau de l'un des vagabonds de Samuel Beckett. Ventre postiche, bretelles, pantalons à mi-mollets, chapeau melon. Clownesque, attendant Godot. Qui est venu, finalement. Lilian était seule. Il l'a emmenée. Sa subite étreinte était-elle froide ? Peut-être pas.

À présent, au bout de la nuit de dimanche, loin du doux giron de l'amour, la mort visite mon appartement et je me demande, après ce récent point final, comment récupérer mon immortalité. J'en ai besoin, demain matin. Quand le monde continuera. Juste sans Lilian. Et donc un peu plus laid, un peu plus sale. Plus incompréhensible, et moins noble.

10 juin 1986

<sup>2</sup> Tous titres de *telenovelas*.